

LE BIENHEUREUX HUGUES DE POITIERS, FONDATEUR DU PRIEURÉ D'ANZY-LE-DUC

928

Fêté le 20 avril

Hugues, né dans le Poitou de parents également nobles et pieux, sa voua à Dieu dès l'enfance. Remarquable par son amour pour les lettres et pour la vie religieuse, il mérita d'être élevé à la dignité sacerdotale. Envoyé avec plusieurs autres moines du monastère de Saint-Savin, en Poitou, pour établir la règle monastique à Saint-Martin d'Autun, il refusa constamment, par humilité, la suprême dignité d'abbé; mais il ne put se soustraire à la charge de former les novices à la discipline religieuse, en quoi il leur présenta dans sa personne un modèle vivant de sainteté. L'observance régulière trouvait en lui un promoteur infatigable. Il érigea ou organisa un grand nombre de monastères. Il fut le conseiller et l'auxiliaire de Bernon pour rendre à celui de Baume son ancienne splendeur, ainsi que pour jeter les fondements de la célèbre abbaye de Cluny.

Mais c'est à Anzy, dans le Charollais, que devaient surtout éclater ses vertus : Hugues était revenu au milieu de sa chère communauté de Saint-Martin, que gouvernait l'abbé Arnoul. C'est alors qu'un riche seigneur du diocèse d'Autun, nommé Liébaud ou Letbald, et son épouse Altasie, vinrent trouver Arnoul, et firent don à son monastère d'un domaine considérable qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Ils ajoutèrent à cette donation une maison qu'ils avaient construite avec magnificence sur cette propriété, en demandant qu'elle fût transformée en église.

Saint Hugues fut encore chargé de cette œuvre nouvelle. On connaissait son zèle à étendre le règne de Dieu, et l'abbé Arnoul pouvait espérer avec confiance que cette nouvelle communauté serait une gloire de plus pour son monastère. Le domaine légué par Liébaud portait le nom d'Anzy. Ce nom, dit l'historien, était d'un heureux présage, car Anzy veut dire digne de louange, ou plutôt qui fait donner louange et gloire.

Hugues fit valoir cette riche possession, l'améliora et l'augmenta de jour en jour. C'était sa retraite chérie; elle lui faisait pour ainsi dire oublier les autres lieux. Il y construisit, autant que l'espace et ses ressources le lui permirent, de petites cellules régulières pour la demeure des religieux. Mais sa première pensée avait été pour les pauvres de Jésus-Christ, en faveur desquels il construisit un très-bel hôpital. C'est ainsi que Hugues, favorisé de toutes sortes de grâces, mais principalement du don de chanté, méritait les éloges qui accompagnaient toujours son nom. On ne pouvait le prononcer sans ajouter aussitôt le bon père, le fidèle ami de la sainte règle.

Distant de deux milles de la Loire et de quarante milles d'Autun, Anzy voyait accourir chaque jour, de divers lieux, des personnes de tout sexe et de toute condition. On demandait humblement au saint homme des paroles de consolation; on implorait le secours de ses prières; on réclamait la participation aux grâces et aux richesses spirituelles de sa communauté. Il était aussi, par la prudence de ses conseils, l'oracle de tous les monastères voisins. C'était lui qui faisait les plans de construction, réglait leurs affaires et nommait leurs supérieurs, quand le bien le demandait. Personne ne s'adressait à lui sans être éclairé, et sans recueillir de ses conversations quelque chose de la sagesse profonde qui était en lui.

Sa bonté et sa puissance se manifestaient surtout dans ces jours de désolation où Dieu, pour punir les péchés des peuples, permet aux éléments de troubler leur harmonie, et les charge, pour ainsi dire, de venger sa justice par de terribles fléaux. On courait à lui comme à un refuge; on le priait de désarmer le ciel; et on le voyait, plein de confiance en la divine miséricorde, prendre la croix et les reliques des saints, et aller ainsi armé au-devant de l'orage. A peine avait-il fait le signe sacré que les nuages se dissipèrent, que l'air reprenait sa première sérénité. L'on vit souvent la grêle la plus violente et la plus épaisse se changer en une douce et bienfaisante rosée.

Ce pouvoir qu'il avait de commander à la nature, il l'exerçait aussi sur les hommes et sur les animaux, afin de guérir leurs infirmités. Un signe de croix, l'eau qu'il avait bénite, chassaient à l'instant les langueurs, les douleurs et les maladies. On lui portait la semence des champs, afin qu'il la bénît, et ses prières, toujours efficaces, lui donnaient une merveilleuse fécondité. On rapporte qu'il avait en horreur les prestiges et les superstitions auxquels le peuple avait coutume de se livrer le premier janvier et la veille de la Nativité de saint Jean-Baptiste. Il les proscrivait avec les plus terribles menaces, et remplissait ainsi cette parole

proverbiale : «Quelles que soient les œuvres de votre zèle et votre fermeté dans le bien, vous n'avez pas encore la véritable vertu, si vous ne condamnez le mal».

Il ne cessa, jusqu'à la fin, d'annoncer aux religieux, ses frères, la parole du salut, de les exhorter, avec la bonté d'un père, à faire pénitence de leurs péchés, à se conserver dans la grâce, à se prémunir contre les dangers que rencontrerait leur faiblesse, et surtout à garder inviolable le dépôt sacré de la foi catholique.

Il n'avait plus que trois ans à passer sur la terre. Voulant donc se préparer à son passage, il renonça à toute occupation extérieure et s'enferma dans sa cellule, pour s'abandonner librement aux larmes et à la prière. C'est là que, pratiquant une pauvreté plus rigoureuse que celle de ses moines, il se faisait un riche trésor pour le jour du triomphe.

Cet heureux moment arriva pour lui vers la fin du Carême. L'approche des solennités pascales avait augmenté l'ardeur de ses désirs. Enfin, les mains élevées au ciel, les yeux baignés de larmes et la prière sur les lèvres, il parut entrer en extase c'était le sommeil du juste. Sa sainte et bienheureuse âme quitta son corps pour aller à Jésus Christ le douze des calendes de mai (20 avril) 928. Il fut inhumé par ses frères tout près de sa cellule. Le Seigneur se plut à illustrer ce lien par toutes sortes de prodiges. Les infirmes y accouraient en foule pour obtenir la guérison de leurs maladies. On se pressait autour de son tombeau. On l'invoquait comme un père, et chacun se retirait, joyeux d'avoir obtenu, par son intercession, les grâces qu'il avait sollicitées.

RELIQUES.

Quelques années plus tard, on fit la translation des reliques de saint Hugues, le 13 décembre, avec un pompeux appareil. Ses ossements furent découverts et relevés en présence d'un nombreux concours de peuple. Après qu'on les eut lavés respectueusement dans du vin et du baume, on les plaça dans une chapelle, où ils furent exposés à la vénération publique. Dès lors, une foule de pèlerins accouraient au tombeau de saint Hugues, et y passaient souvent les jours et les nuits pour prier. En 1023, les reliques du Saint furent portées au concile assemblé à Anse¹ dans le diocèse de Lyon. Les religieux d'Anzy, chargés de ce saint dépôt, recueillirent, sur leur passage, les témoignages de la foi la plus vive de la part des fidèles. A l'arrivée des reliques à Anse, les Pères du concile saluèrent saint Hugues comme un ange de miséricorde et de paix, et bientôt les grâces merveilleuses, obtenues par ceux qui l'invoquèrent, attestèrent combien sa protection était puissante auprès de Dieu.

Témoin de tant de signes de la puissance de Dieu, un homme, qu'animait la foi la plus vive et le plus ardent amour, s'approcha du saint corps, et, debout en sa présence, les mains élevées au ciel, les yeux baignés de pleurs : «Saint Hugues, s'écria-t-il, illustre Confesseur de Jésus Christ, admirable thaumaturge, je vous en conjure par la grâce du Créateur tout-puissant que vous avez reçu avec tant d'abondance, obtenez de Jésus Christ que, s'il veut m'appeler à lui cette année, il ne permette pas que je sorte d'ici, mais que, en présence de vos saintes reliques, j'obtienne ce que je souhaite si ardemment». Et, répétant ces mêmes paroles, il restait comme immobile. Enfin, après deux ou trois heures, il fléchit tranquillement les genoux et, se prosternant contre terre, il expira.

Un tel spectacle frappa d'épouvante la foule immense qui remplissait le temple; on éclata aussitôt en louanges et en cris de bénédictions; on rendait gloire à Dieu qui, pour l'honneur de son serviteur saint Hugues, donnait à son peuple, dans cet événement, une si pieuse leçon. On vit, dans la mort de cet homme, l'accomplissement de cette parole si connue : «Peut-il mal mourir celui qui a bien vécu ?»

Saint Odilon, abbé de Cluny, qui était présent, proposa d'inhumer cet homme au lieu même où, par les prières de saint Hugues et par la volonté de Dieu, il avait obtenu de rendre le dernier soupir. On lui donna donc la sépulture en cet endroit; et, d'après l'avis commun, on éleva sur sa tombe une petite cellule, pour être, aux siècles futurs, comme un mémorial de cet événement miraculeux.

La chasse de saint Hugues resta exposée, dans l'église d'Anzy, à la vénération des fidèles jusqu'à l'an 1562. A cette époque, Anzy ayant été envahi par les Reitres, le tombeau du Saint fut détruit, et ses ossements brûlés par les Huguenots. Ainsi disparurent ces restes sacrés, auprès desquels le peuple chrétien avait prié tant de fois avec confiance. Mais son nom resta toujours en vénération dans l'Eglise, et les martyrologes marquent sa fête au 20 avril, en lui donnant le titre de Saint ou de Bienheureux.

¹ Anse, petite ville du Lyonnais, près de Villefranche.

...

Le bienheureux Hugues en sa vie, et sans doute de sa tombe vénérée, préservait les habitants d'Anzy et lieux circonvoisins du fléau de la grêle. Mais depuis que les religionnaires avaient profané son tombeau et jeté ses cendres au vent, on avait vu tles fléaux se multiplier. On voulut donc avoir un nouveau gage présent et sensible de la miséricorde divine.

Le pape Clément IX accorda, au prieuré d'Anzy, les reliques des saints martyrs persans Abdon et Sennen.

A l'époque de la Révolution de 1793, les reliques de ces saints Martyrs semblaient destinées, comme tant d'autres, a subir la profanation. On regrette de ne plus savoir le nom du chrétien courageux qui les en a préservées. Que cette bonne action porte bonheur à sa famille ! Comme il emportait le pieux trésor au fond d'un sac, il rencontra un étranger qui lui demanda : «Qu'emportes-tu la, citoyen ?» – «Du matton», aurait-il répondu. Chacun, dans le pays, sait qu'on appelle ainsi le résidu des noix dont on a extrait l'huile, auquel on donne la forme de pain.

...

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 4